

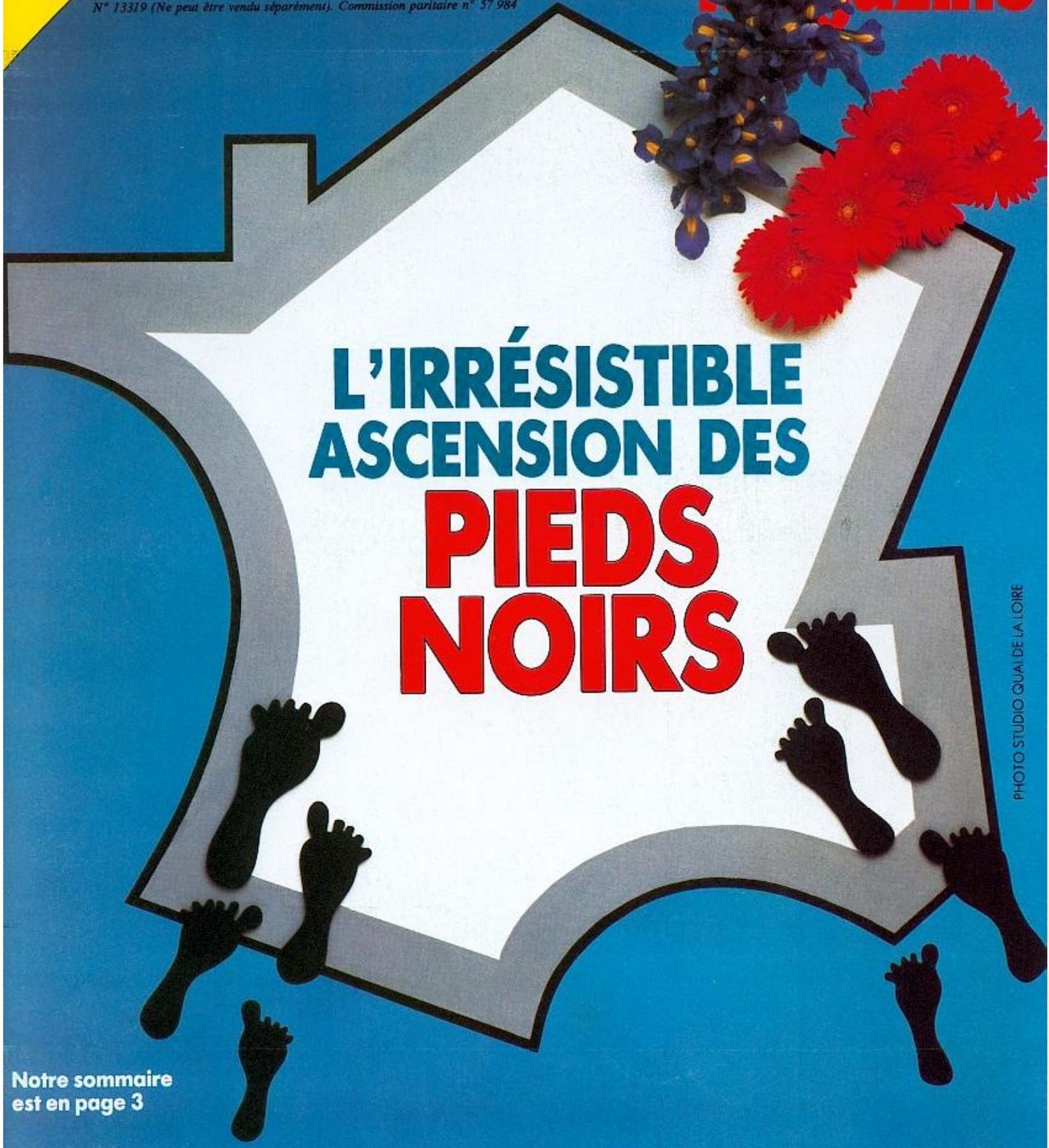
**L'événement
Magritte**

LE FIGARO

Magazine

FIGARO DU SAMEDI 27 JUIN 1987

N° 13319 (Ne peut être vendu séparément). Commission paritaire n° 57 984



L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DES **PIEDS NOIRS**

PHOTO STUDIO QUAI DE LA LOIRE

Notre sommaire
est en page 3

EXCLUSIF : L'HOMME QUI BRASSE 2 500 MILLIARDS DE F PAR JOUR



**Julie Piétri :
elle avait cinq ans...**

Sur le pont du bateau, sa mère l'avait prise dans ses bras : « *Regarde cette ville. Tu ne la reverras plus jamais.* » A trente ans passés, Julie Piétri se souvient que ce jour-là, elle regarda la côte algérienne jusqu'à ce qu'elle ait disparu... Aujourd'hui encore, après cinq disques d'or, et un classement au sommet du « Top-50 », la jeune chanteuse se retourne fréquemment sur son passé, sur ses racines : « *J'aimais mon pays. Je me sens d'Algérie. Je suis française d'Algérie,* dit-elle, *Ce sera toujours comme ça. C'est une souffrance intérieure, un état d'esprit.* »

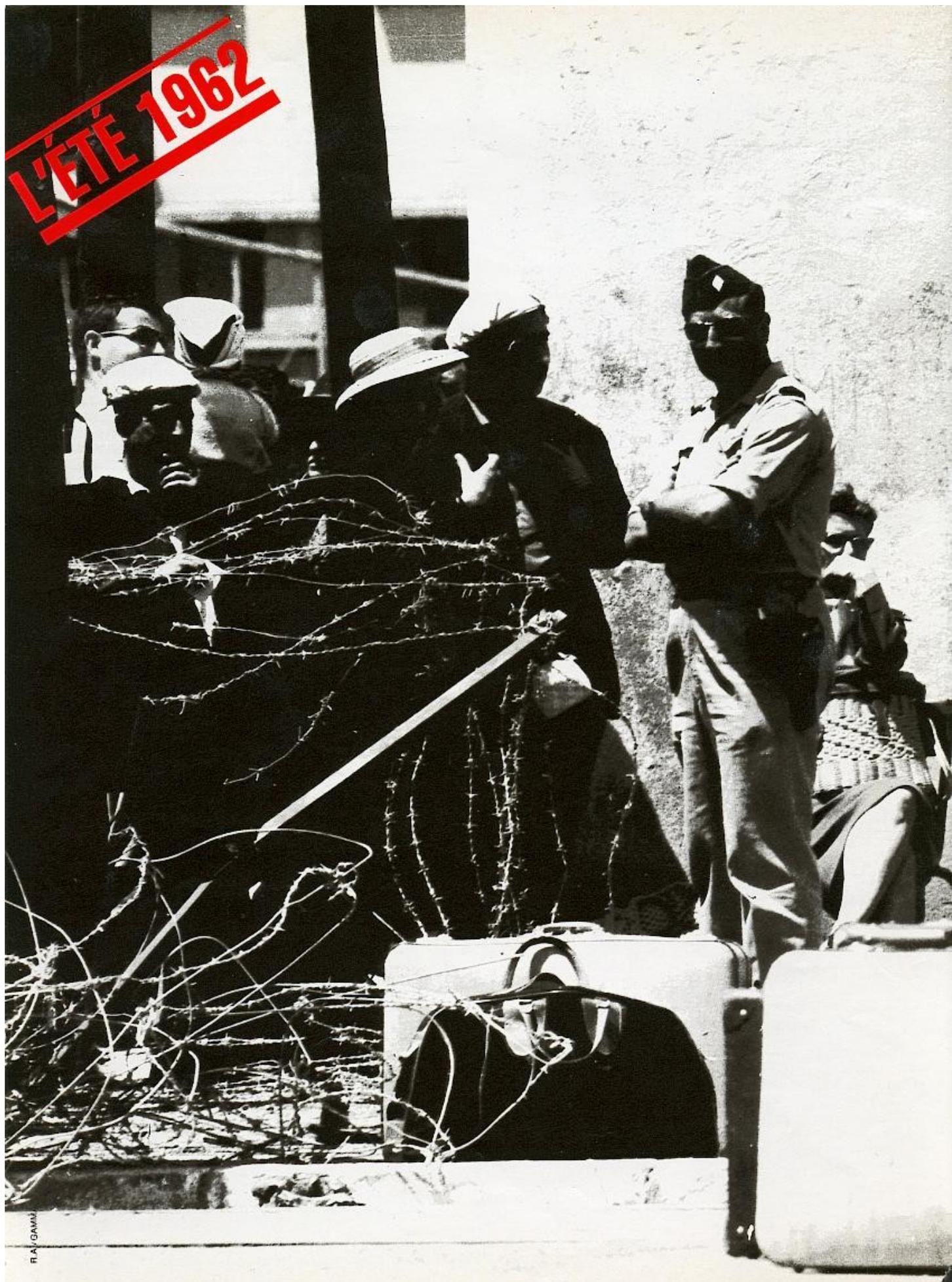
L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DES PIEDS-NOIRS

DOSSIER RÉALISÉ PAR JEAN-PAX MÉFRET

AVEC LA COLLABORATION DE CHRISTINE CLERC, VÉRONIQUE GROUSSET
JEAN-FRANÇOIS MONGIBEAUX. ENQUÊTES DE PHILIPPE BÉNÉT.



L'ÉTÉ 1962

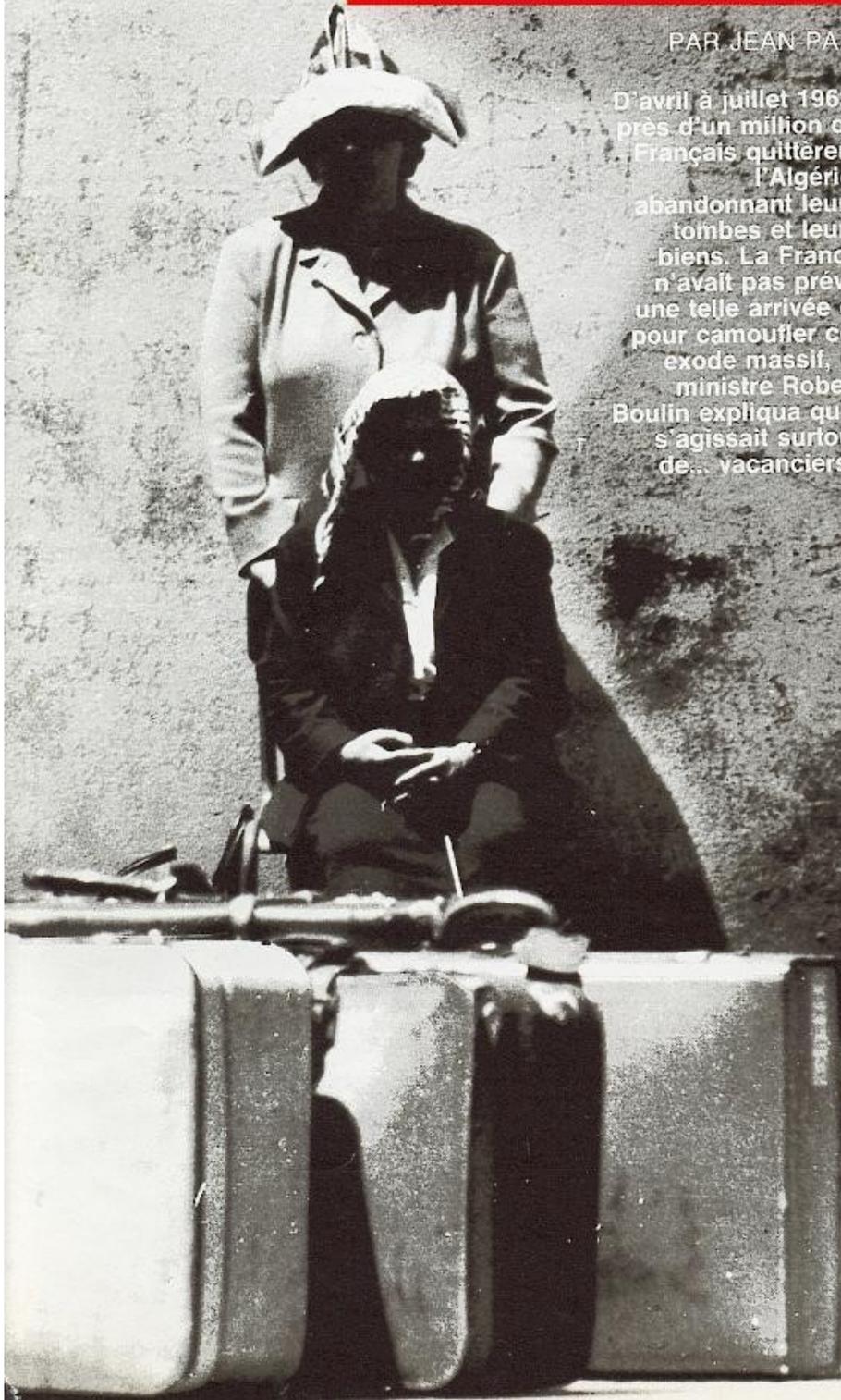


25 ANS APRÈS CE QU'ILS SONT DEVENUS

PAR JEAN-PAX MÉFRET

D'avril à juillet 1962, près d'un million de Français quittèrent l'Algérie, abandonnant leurs tombes et leurs biens. La France n'avait pas prévu une telle arrivée et pour camoufler cet exode massif, le ministre Robert Boulin expliqua qu'il s'agissait surtout de... vacanciers !

Un quart de siècle ! Mais pour beaucoup d'entre eux, c'est comme si cela s'était passé hier : ils n'ont rien oublié. Ceux qui ont vécu l'exode, la fuite vers un aéroport ou un quai sous les regards — parfois narquois — des gardes mobiles et des C.R.S. et au milieu des cris de haine d'une foule célébrant son indépendance par d'épouvantables violences dans les villes, dans le bled. Ceux qui ont connu les fonds de cale des cargos, les centres d'accueil sordides, les vêtements usagés du Secours catholique, les tickets-repas de la soupe



25 ANS APRÈS CE QU'ILS SONT DEVENUS



populaire. Ceux qui ont ressenti l'humiliation. Ceux-là n'oublieront jamais cet été soixante-deux. Ils arrivaient dans une France en vacances. Une France qui ne les attendait pas. Le convoi de l'indifférence. « Beaucoup sont des vacanciers », osa même affirmer le ministre Robert Boulin pour tenter de camoufler cet exode massif. Vacanciers ! Bien reçus à Nice par Jean Médecin, le père du maire actuel, ou à Montpellier par François Delmas, les Pieds-Noirs furent rejetés de Marseille où Gaston Defferre avait institué un quota. Alors ils montèrent en direction du nord de la Loire – pour eux c'était « vers le froid » – et croisèrent sur leurs chemins de misère, en ce mois de juillet 1962, le flot des « congés payés » qui descendaient vers la mer. Ils se sentaient incompris. Ils l'étaient. Dans la presse, on parlait des « individus au teint basané des Européens d'Algérie » subitement responsables de tous les méfaits commis sur le territoire métropolitain ; dans les conversations, on disait qu'ils avaient fait « suer le burnous », qu'ils étaient riches, racistes et... à peine Français au milieu des Kléber et des Dupont, ces Lopez, ces El Kaïm, ces Sorabella, ces Djebbour... Le temps des préjugés. Il fallut expliquer qu'en Algérie, les copains s'appelaient Julien, David, Moktar ; que le niveau de vie de la population était de 12 % inférieur à celui de la Métropole et que la « chair à canon » était la dénomination de l'Armée d'Afrique engagée dans les trois guerres : celles de 1870, de 1914-1918, de 1939-1945.

Un quart de siècle ! Partis de rien pour la plupart, ils sont arrivés partout. On les retrouve dans tous les métiers : du show-business au C.N.R.S. On ne sait pas toujours qu'ils sont Pieds-Noirs mais eux se reconnaissent. Ce n'est pas une question d'accent, c'est une fraternité d'histoire et d'origines, c'est une communauté d'état d'esprit. Et, chaque année, sur leurs carnets de route s'inscrivent de nouvelles réussites exemplaires : Chevalier, p.-d.g. de Moët-Hennessy ; le promoteur Ribourel, Franquet, le grand patron de l'antiterrorisme, Pietrini ; Chanel, Lascar, le fondateur de S.O.S.-Médecin, Tubiana, le grand oncologue, Pierson, le directeur d'Airbus Industrie... Une longue liste non exhaustive qui est à la fois le tableau d'honneur et l'album de famille de cette communauté française d'Algérie qui avait tout à gagner parce qu'elle avait tout perdu. ■

Chasseur de grosses têtes

– Je ne suis pas nostalgique, dit Jean Masson, quarante-huit ans, vice-président et directeur général du groupe Bernard Juilhet, une des cinq plus importantes sociétés françaises spécialisées dans le recrutement, le développement et l'organisation des grandes entreprises. Néanmoins, les affiches très rares, les livres précieux, les cartes postales étonnantes qu'il collectionne ont un point commun : l'Algérie, son pays d'origine où son grand-père maternel – conducteur de diligence – débarqua en 1910, venant de Corse avec ses huit enfants, pour défricher la région de

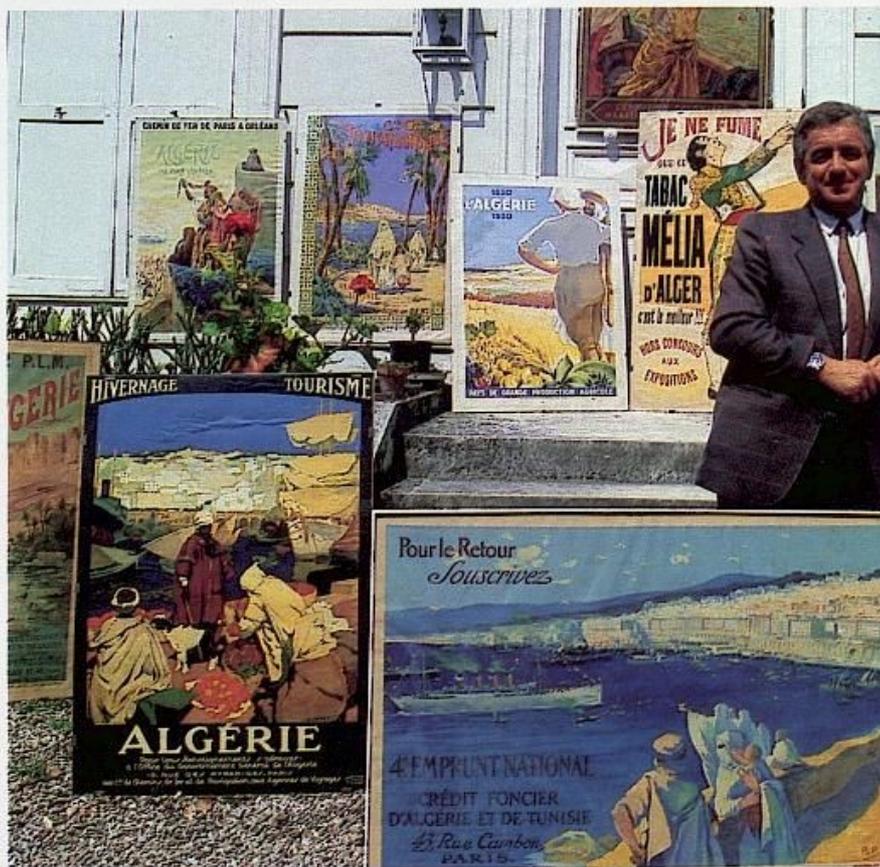
Victor-Hugo, un village du Sersou, à la limite de l'Oranie.

– C'est purement culturel et esthétique, poursuit-il. C'est aussi une « mémoire »... Le reste : mes objets personnels, mes petits

AU LIEU D'H.E.C., IL CHOISIT LA LEGION « trésors », soigneusement rangés dans ma vieille 403 ont disparu avec ma voiture

volée, en juillet 1962, sur un quai d'Alger, une heure avant que j'embarque sur un bateau militaire à destination d'Ajaccio.

Jean Masson avait vingt-trois ans, les poches vides et le cœur lourd. Il venait à peine de quitter son uniforme de sous-lieutenant du 5^e régiment étranger d'infanterie. Pieds-Noirs devenu officier de légion



L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DES PIEDS-NOIRS

parce que le 19 janvier 1960, un commando du F.L.N. assassina son oncle, médecin à l'Arba, et tortura sa famille le jour-anniversaire de la mort au feu, un an auparavant, d'un autre de ses oncles et frère de la victime : le capitaine Jean Quilicchini.

— *Je me suis mis en colère. J'ai résilié mon sursis. Au lieu de faire H.E.C., je suis entré à l'école d'officiers de Cherchell. J'en suis sorti major et j'ai pu choisir mon unité : la légion.*

A son retour en France, Jean Masson trouve une place de représentant en machines d'imprimerie.

Six mois plus tard, il est responsable du service des ventes de l'entreprise. Un an après, il change de société. Et après un brillant passage chez Volvo, il devient en 1974, consultant



chez Bernard Juilhet. Depuis 1985, il y assume la vice-présidence et la direction générale de tout le groupe. Fulgurante réussite pour un homme parti de rien mais qui avait appliqué à la lettre la devise de sa famille : « Courage, ténacité, volonté, fidélité. »

— *Un Pled-Noir, dit Jean Masson, il faut le mettre à un poste où tout est à créer, où il faut enlever « les cailloux à la main ». Comme l'ont fait nos ancêtres pour bâtir l'Algérie.*

J.-P. M.

Il met l'histoire en miniatures

Sidi Ferruch, le 14 juin 1830. La Méditerranée, autour de la presqu'île où flotte le drapeau turc, offre un spectacle impressionnant. Des dizaines de bateaux de guerre à l'ancre s'apprêtent au débarquement. Un doigt se tend par-dessus l'armada.

— *Celui-là, c'est le « Sphinx », l'un des rares navires à roues de la marine française. Et là, la frégate la « Surveillante » de laquelle seront débarqués à quatre heures du matin deux marins qui descendront le drapeau turc.*

Ce doigt, plus gros que les bateaux de quelques centimètres qu'il

débarquement qui permit la conquête de l'Algérie (1). Un souci de la perfection poussé à un tel degré qu'il a recommencé par deux fois « la mer », afin que les milliers de vagues correspondent bien au vent est-nord-est qui soufflait ce fameux petit matin du 14 juin 1830.

— *La presqu'île, je n'ai pas eu de mal à la reconstituer. Je la revois les yeux fermés. J'y venais à la pêche tous les dimanche, avant « les événements », se souvient-il.* Ancien charpentier de marine victime d'un accident terrible (il a eu à neuf ans deux mains mutilées par les poulies d'un treuil), cet homme discret au regard rêveur est entré dans la clandestinité pour mieux défendre l'Algérie française jusqu'en 1962. Aujourd'hui titulaire de plusieurs records du monde malgré



SYLVIE RUJAU

désigne, est amputé d'une phalange. C'est celui de Hubert Seller, soixante et un ans, l'un des plus adroits

DE BAB EL OUED A TRAFALGAR maquettistes de marine du monde. Dans son petit appartement de la rue

Boriglione, à Nice, ce Pied-Noir de Bab el-Oued a reconstitué avec une minutie extraordinaire, à partir de vieux grimoires exhumés au musée de la Marine, le fameux

son handicap (les plus petits bateaux en bouteille et autres performances de miniaturisation navale), apprécié jusqu'en Australie, où le musée de Melbourne lui a acheté à prix d'or une reconstitution de la bataille de Trafalgar, Hubert Seller ne regrette rien. « Sauf peut-être, me dit-il, de n'avoir pas défendu l'Algérie française plus farouchement encore. » Il y a, même pour lui, des passions impossibles à réduire.

J.-F. M.

(1) Cette maquette de 2 m sera exposée à Acropolis.

Profession : général canadien

Plus anglo-canadien d'allure que ce général, cela paraît difficile. Et pourtant, Frédéric Mariage est bel et bien pied-noir. Né à Bône en 1942. Parti de métropole à vingt-trois ans, avec femme et promesse d'enfant. L'exil l'avait auparavant chassé d'Algérie, qu'il aime toujours à appeler « ma terre natale ». Quant à sa « mère-patrie », la France, il dit l'avoir quittée à cause de deux années de service militaire « très ennuyeux », dans l'aviation, à Bordeaux.

Exilé pour exilé, le jeune Mariage cherchait une terre d'aventure, où pourrait s'exprimer l'esprit pionnier

de ses ancêtres, où tout resterait à bâtir, à découvrir. Il y avait l'Australie ; trop loin, trop cher. Et puis le Canada, ses besoins en hommes, son parler français, ses immensités forestières. C'est dans la forêt justement que Frédéric Mariage

LE COURAGE DE CEUX QUI N'ONT RIEN À PERDRE

trouvera son premier emploi : préposé aux écritures pour la compagnie Mac Millan & Blodel. Il en est aujourd'hui le p.-d. g. pour toute la région Est du Québec.

Mais sa réussite la plus originale, la plus spectaculaire, c'est bien entendu dans ces étoiles de général qu'elle réside. Frédéric Mariage commande les forces de réserve de l'armée de terre du Québec depuis

trois ans. Vingt-sept régiments, soit cinq mille soldats, répondent à ses ordres. A son seul Q. G., il dirige un staff de cent quatre-vingts employés et gère dix-sept millions de dollars de solde. Lui qui était arrivé au Québec avec mille cinq cents billets verts en poche...

Frédéric Mariage a choisi l'armée de réserve, parallèlement à sa carrière professionnelle, par souci d'intégration. Sa promotion au sein du 22^e régiment d'infanterie fut la plus rapide du Canada ; dix ans entre sa nomination comme lieutenant en 1968 et son accession au grade de colonel en 1978.

— *Je n'avais aucune ambition militaire, dit-il, mais une dette morale envers le pays qui m'avait accueilli. Les Pieds-Noirs et les Québécois ont beaucoup en commun ; ils sont fils*



J.-P. LAFONT/GAMMA

L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DES PIEDS-NOIRS

d'aventuriers et de pionniers. Ils ont le courage de ceux qui n'ont rien à perdre.

Lorsqu'il fut nommé général, l'état-major lui demanda quelle personnalité il souhaitait inviter pour la cérémonie, Frédéric Mariage s'entendit répondre : l'« ambassadeur d'Algérie. » Le diplomate vint, et les deux hommes fraternisèrent. L'un était né à Bône, l'autre dans la ville voisine de Philippeville, à des milliers de kilomètres du Québec. En même terre natale...
V. G.

Leurs jeans ont conquis l'Amérique

Le premier est né à Berguint au Maroc, les trois autres en Algérie : à Saïda et Tiaret. Aujourd'hui, Armand, Georges, Maurice et Paul habitent Beverley Hills, dans la cité des stars, à Los Angeles. Et le nom des Marciano, les créateurs du fameux jean « Guess », est célèbre dans toute la Californie. Au point que le 12 avril dernier, le maire de Los Angeles a décrété le « Georges Marciano Day » pour célébrer le créatif du groupe investi par le gouverneur de Californie du titre de « designer numéro un » de l'Etat.

— *Guess*, disent les frères Marciano, arrive en quatrième position sur le



marché du jean américain. Cette année, notre chiffre d'affaires tournera autour de quatre cents millions de dollars (240 milliards de centimes !). Nous faisons travailler 7 000 personnes dans nos usines. Il y a dix ans à peine, les Marciano arrivaient aux Etats-Unis. Maurice et Georges en 1978, Paul et Armand en 1981. Ils avaient déjà quelques références : une vingtaine de petites boutiques disséminées dans le sud-est de la France.

UN CHIFFRE D'AFFAIRES DE 400 MILLIONS DE DOLLARS

Mais ce qu'ils voulaient, c'était... l'Amérique ! Relever le défi du jean

américain sur ses propres prairies.

— *Une revanche à prendre sur l'adversité. C'est là où nous avons puisé la force nécessaire à la réussite*, disent-ils.

A Paul, trente-cinq ans, le marketing et la publicité ; à Maurice, trente-huit ans, la gestion et la production ; à Georges, quarante ans, le design ; à Armand, quarante-deux ans, les relations avec les clients.

Les quatre piliers de cet empire « Guess » qui remplit de fierté le cœur du chef de famille, ancien

rabbin de Tiaret, installé à Marseille, ont démontré également qu'ils ne manquaient pas d'humour. Lorsqu'on leur demande : « Comment faire fortune dans le textile aux U.S.A. ? », ils répondent : « *Guess !* » En anglais : « *Devine !* »

J.-P. M. (enquête Ph. B.)

L'Oranais de l'U.S. Navy

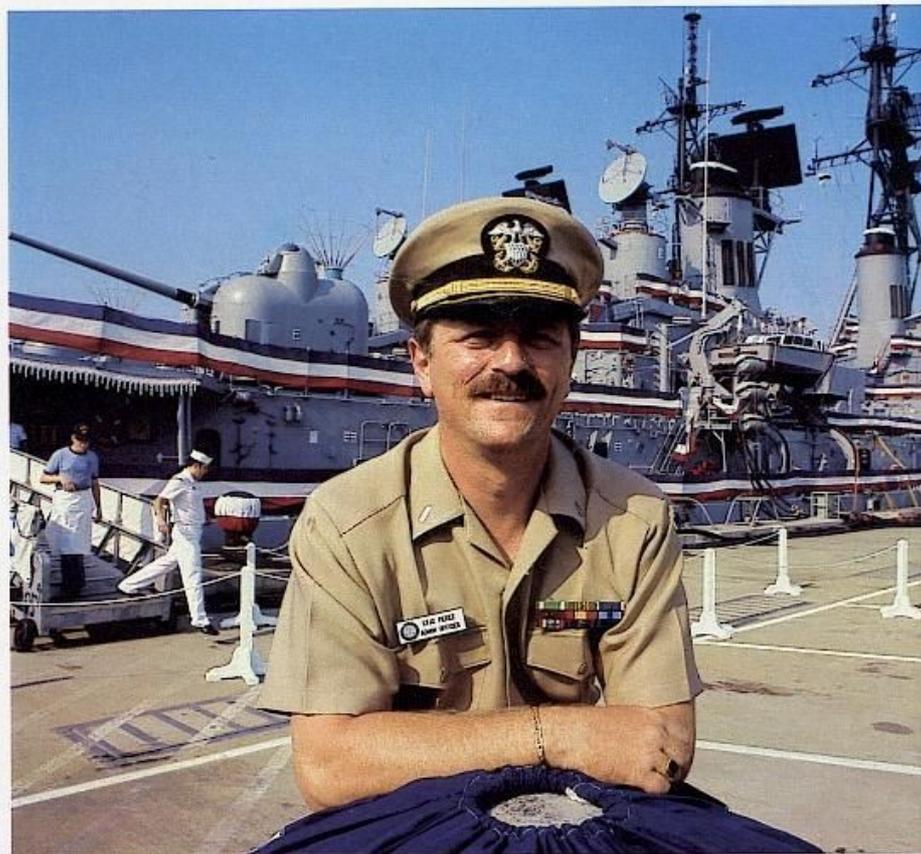
Les U.S.A., la mer... c'étaient les deux rêves d'enfant de Laurent Pérez, un Oranais de trente-neuf ans, aujourd'hui lieutenant de vaisseau de l'U.S. Navy. Et, en septembre 1971, après avoir terminé son service militaire chez les chasseurs alpins

Californie. Escadrilles d'entraînement de l'aéronavale. Vols sur Cougar, T2, A4 et F4. L'émerveillement. Du reste, c'est en plein ciel qu'il rempile ! Il signe son réengagement à 15 000 mètres d'altitude, à bord d'un avion de chasse.

— *Citoyen américain en 1975, j'ai été muté en Floride pour faire du temps en mer : Guam, Okinawa, Porto Rico. Je suis même allé sous le cercle polaire avant de servir pendant deux ans sur le porte-avions nucléaire Nimitz.*

L'enfant de la rue du Fondouk d'Oran n'a pas la nostalgie de son pays mais, sur le chemin de ses souvenirs, des noms reviennent comme autant de balises.

— *Le Belvédère*, dit-il, le parc du petit Vichy où j'ai fait mes premiers



du 11^e B.C.A., il quitte Nice, sa ville d'accueil, et sa famille, et prend un aller simple pour l'Amérique.

— *J'ai fait des tas de petits boulots — laveur de voitures entre autres — et j'ai appris la langue. Je voulais réussir ce que j'avais toujours souhaité. C'était comme un défi à moi-même.*

Un an plus tard, Laurent Pérez s'inscrit au centre de recrutement de la marine U.S. Il a vingt-quatre ans. En juin 1972, il est incorporé à la base navale de San Diego en

LIEUTENANT DE VAISSEAU SUR LE « NIMITZ »

pas ; la plage des Andalouses, la colline du Murdjadjo et Santa Cruz, notre vierge miraculeuse... Je n'ai rien oublié. Et quand on me parle de la guerre d'Algérie, poursuit l'officier (désormais) américain de la Navy Laurent Pérez, l'image qui me revient en mémoire est celle de mon oncle. Son oncle assassiné en 1960. En pleine rue. A Oran.

J.-P.M.

Le curé de Saint-Trop' a l'accent Pied-Noir

Georges Dhamar, soixante-sept ans. Le nouveau curé de Saint-Tropez, est un Berbère de la tribu des Beni Douala. Un chrétien né de parents convertis par les Pères Blancs et les Sœurs Blanches. Ce prêtre a marqué l'histoire de l'Algérie française en allant porter la communion aux plusieurs centaines de Pieds-Noirs retranchés pendant un semaine derrière les barricades de janvier 1960.

Le « prêtre des barricades » quitta l'Algérie quelques mois plus tard. Au printemps 1960, il se retrouva à Toulon, loin de sa terre natale et, en 1962, il devint le « saint Vincent de Paul » des Pieds-Noirs emportés par

l'exode. Il apaisa les misères et surtout, il essaya de redonner la foi à tous ceux qui l'avaient perdue, à tous ceux qui ne voulaient plus croire. Son dévouement à la cause de sa communauté lui attira de sérieux problèmes au sein du clergé français.

Aujourd'hui, curé de Saint-Tropez, grâce à la bienveillance de Mgr Madec, l'évêque de Toulon, l'abbé Dhamar, préfère

LE « PRÊTRE DES BARRICADES »

se consacrer à ses nouvelles fonctions plutôt que d'évoquer ces années de tourmente. Et de tourments...

Le « prêtre des barricades » participe de toute l'immense ferveur qui l'habite à la vie traditionnelle de sa nouvelle paroisse. Dans la

sauvegarde de l'identité culturelle tropézienne, il est aux côtés de Marius Estezan, le « cepoun » (maître des traditions), de Mme Bain, le « rampeû » (gardienne du drapeau) et de M. Giraud qui a créé une école pour apprendre le provençal. Une langue que l'abbé Dhamar a l'intention d'apprendre. J-P. M.

Pas de château mais du bon vin

— On s'est dit en France, il n'y a que les châteaux qui ont de la valeur. Château en provençal c'est « castel » et « oualou » en arabe c'est « y'en a pas ». Nous avons baptisé notre vin « castel oualou ». Marie et Charles Pons-Mure avaient cinquante-sept ans en 1962 lorsqu'ils



A. ARGENTIN



PATRICK GUIJIS

L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DES PIEDS-NOIRS

achetèrent dans le Gard cinq hectares de vignes et dix hectares de jachères. Ils laissent derrière eux, à Oran, plus d'un millier d'hectares de vignoble. Ils laissent leurs tombes dont celles d'un fils parachutiste qui avait « résilié son sursis pour faire son devoir ». Aujourd'hui les Pons-Mure sont à la tête d'une centaine d'hectares. Et leurs deux cent mille bouteilles par an se vendent dans le monde entier. « A quatre-vingt-trois ans, nous envisageons de prendre notre préretraite. »

La réussite au bout des poings

« A huit ans, j'ai subi mon premier K.O. Un de ceux dont on ne se relève jamais. Mon adversaire répondait au nom maudit d'exode et de fatalité. »

C'est dans *Mon poing d'honneur*, le livre autobiographique de Louis Acariès. L'ancien champion de boxe qui fêtera ses 33 ans, le 13 juillet prochain fait partie de cette génération d'enfants de la tourmente. Ceux qui vécurent la terrible bataille de Bab el-Oued, un quartier d'Alger assiégé par la troupe, mitraillé par les automitrailleuses et survolé par les T6, après qu'un affrontement eut opposé un commando de l'O.A.S à des blindés de la gendarmerie mobile. Un quartier privé de pain et d'eau où les habitants ne pouvaient, sans risque de mort certaine, quitter leur appartement ou s'approcher des fenêtres. Le jeune Louis était dans les bras de son père lorsque celui-ci voulant ouvrir les rideaux s'avança trop près des persiennes et devint la cible — heureusement ratée — d'un gendarme en faction : la balle qui fit éclater les vitres de la fenêtre siffla encore à ses oreilles. Comme résonnent aussi les sanglots étouffés de sa mère contre laquelle il était blotti, le jour du départ, au fond d'un hangar dans l'attente inquiète d'un billet de passage.

Durs souvenirs. Dramatique exode. Pénible accueil. Une famille ballottée de chambres d'hôtel minuscules en appartements vétustes et humides.

DANS UN QUARTIER EN ÉTAT DE SIÈGE

Michel, le père, ancien patron-taxi reconverti en chauffeur-livreur, Michel, « le grand frère de 14 ans »

levé à quatre heures pour éplucher les patates dans une société de « repas économiques » et leur mère manutentionnaire dans une usine de pièces détachées de Seine-Saint-Denis.

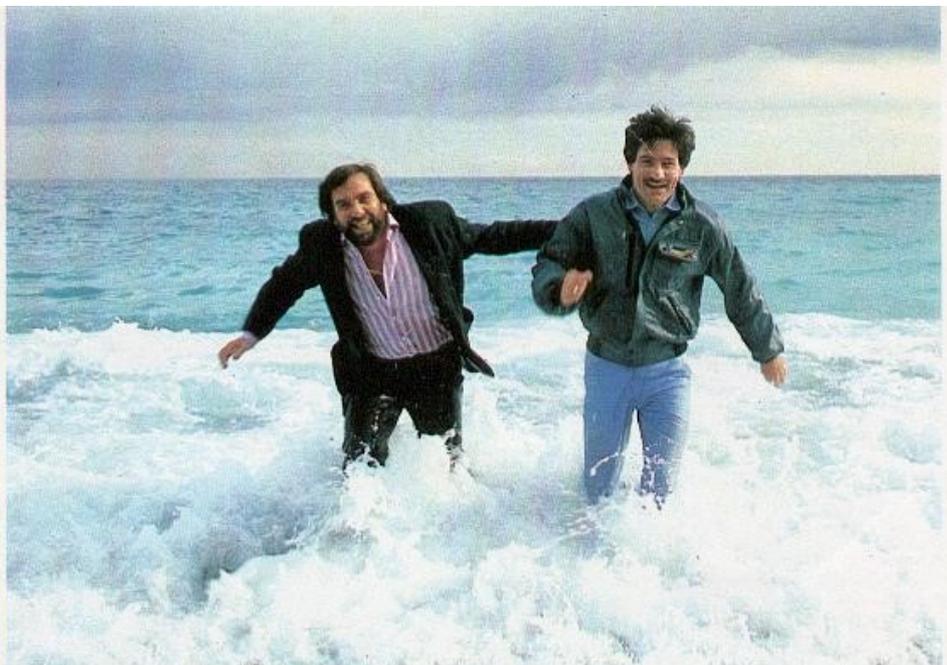
— Nos seuls signes extérieurs de richesse, disent aujourd'hui les frères Acariès, étaient l'espérance trahie et la volonté.

« La volonté ». D'autres disent, « la revanche ». ...Mais, pour un boxeur, comme pour ceux qui durent se battre à poings feutrés, le désir de remonter la pente, de reconstruire, s'avèrent effectivement comme autant de promesses de richesse. Les frères Acariès sont aujourd'hui les premiers organisateurs français du « boxing-show ». Ils ont donné une nouvelle dimension et un nouveau décor aux combats de boxe. Un nouveau souffle.

Au nom de leur père.

Et de la « nostalgie ».

J.-P. M.



300 000 Pieds-Noirs à Nice, ce week-end. Jean Oltra et Paul Méfret, organisateurs de ces journées, ne se sont pas mouillés pour rien.

SYLVIE RUAU

UN PARI FOU, FOU, FOU... DIS !

PAR JEAN-FRANÇOIS MONGIBEAUX

RENDEZ-VOUS du souvenir ? Ou rendez-vous pour l'avenir ? Le gigantesque rassemblement de Nice, qui intervient aujourd'hui à l'occasion de l'anniversaire d'un quart de siècle de déracinement, aura sans doute un peu des deux aspects à la fois.

Pour que ne s'estompent les souvenirs de ce qui apparaît aujourd'hui comme le plus grand exode de la décolonisation (un million deux cent mille hommes, femmes et enfants arrachés à leur terre natale entre avril et juillet 1962), et que ne subsistent les mensonges sur l'histoire de cent trente-deux ans de présence française en Algérie, l'idée est venue à deux jeunes Pieds-Noirs d'organiser ce pèlerinage au bord de la Méditerranée.

— L'Algérie française, ce n'était pas tout ce que l'on a dit, tous ces clichés grotesques ou malveillants sur les pieds-noirs. L'Algérie ce fut d'abord un pays heureux où ont cohabité trois religions.

Paul Méfret, trente-cinq ans, l'âme de ce Woodstock pied-noir, a pourtant parfaitement réussi son « intégration ». Né à Alger, il s'est retrouvé, il y a vingt-cinq ans, en culotte courte sur les quais de Sète, après avoir voyagé à fond de cale avec sa mère et deux valises. Aujourd'hui, élu municipal à Marseille, il est considéré comme l'un des meilleurs spécialistes en marketing direct. Mais son projet de rassemblement international pied-noir ne serait resté qu'une idée généreuse s'il n'avait fait équipe avec Jean Oltra, un barbu bouillonnant qui dirige les services de la communication de la mairie de Nice.

— Je suis né en 1949 à Staoueli, un petit village du littoral algérois. L'Algérie, c'est comme un membre dont on m'aurait amputé et qui me fait toujours mal. C'est ma fille

Emmanuelle, treize ans, qui a été le détonateur. Un jour, je regarde son cahier de classe et j'y lis cette petite phrase monstrueuse : « Guerre d'Algérie : l'armée française s'est illustrée dans une guerre coloniale injuste en pratiquant la torture. » Voilà ce qu'on apprend, à l'école, à nos enfants ! Durant ces trois jours, nous allons nous employer à rétablir la vérité historique. Nous allons aussi rendre un hommage particulier à toutes ces associations et ces amicales pieds-noirs qui, depuis vingt-cinq ans, entretiennent la flamme.

Pour faire passer cette fantastique idée du concept à la réalisation, il fallait résoudre des centaines de problèmes techniques et humains. Depuis un an, une commission composée de spécialistes de la circulation, de l'accueil, de l'animation, ou de la sécurité, orfèvres en matière de grands rassemblements, s'est réunie chaque semaine sous l'œil bienveillant de Jacques Médecin.

— J'ai pour les Pieds-Noirs une sympathie particulière, dit le maire de Nice. Ils portent leur identité comme une Légion d'honneur. Ce sont mes amis, sans arrière-pensée. D'ailleurs tous les hommes politiques sont les bienvenus. Sauf ceux, bien entendu, qui ont certaines raisons de se sentir mal à l'aise parmi les Pieds-Noirs.

Il fallait cette complicité, cet enthousiasme et ce dynamisme pour prendre des paris aussi fous que l'organisation d'une « banque d'informations » pied-noir, sur Minitel, qui va permettre à des milliers de personnes, amis, voire même parents dispersés, de se retrouver. Ou encore celle de la célébration, dimanche, d'une gigantesque messe concélébrée par une trentaine de prêtres pieds-noirs sous une croix de vingt mètres spécialement dressée sur la place Masséna, en présence de l'ancien évêque d'Oran, Mgr Lacaste, et au pied des trois

▶▶▶

UN PARI FOU, FOU, FOU... DIS !



statues d'Algérie pour la première fois rassemblées : Saint-Augustin, Notre-Dame d'Afrique et Notre-Dame de Santa-Cruz (les cultes musulmans et israélites ayant été célébrés vendredi et aujourd'hui samedi) tandis que dimanche, des musulmans liront des sourates durant la procession.

On l'a compris, cette fraternelle réunion est fertile en symboles. Tel celui de ces enfants de Pieds-Noirs et de harkis qui, se relairont pour porter un flambeau tombé du ciel entre les mains d'un parachutiste, depuis la place du Centenaire jusqu'au mémorial des rapatriés, square Alsace-Lorraine, où il sera solennellement remis à André Santini, lequel affirme volontiers qu'il est « le dernier ministre des rapatriés », car après lui, « tous les problèmes seront réglés ». Symbole émouvant également, cette reconstitution d'un village harki, avec l'exposition des décorations et la fameuse selle du Bachaga Boualem ou la présentation, pour la première fois, de nombreux uniformes glorieux de l'armée d'Afrique.

Mais au-delà de ces symboles, l'histoire, la vraie, sera présente, dans toute sa rigueur. Événement sans précédent dont il faut rendre hommage aux organisateurs : des films inédits et des documents privés sur ce que l'on appelle pudiquement « les événements » seront présentés au public, tel le tournage « en direct » de l'abominable fusillade de la rue d'Isly (quatre-vingts-dix morts et trois cents blessés).

Une histoire qui n'est pas seulement celle de la guerre

Mais l'histoire d'Algérie, ce n'est pas seulement celle de la guerre (huit années de conflit pour cent trente ans de présence pacifique). De nombreuses conférences, colloques, débats et expositions souligneront, serinement, bien qu'à contre-courant des campagnes de dénigrement et parfois même des calomnies auxquelles nous sommes habitués, l'œuvre civilisatrice de la France en Algérie. Autre exploit : celui de présenter pour la première fois au monde une extraordinaire exposition sur la préhistoire de l'Algérie qui, affirment les spécialistes, est beaucoup plus « significative » qu'en Europe !

De cette prodigieuse aventure d'une communauté retrouvant ses racines, vingt-cinq ans après son exode, par-dessus cinq cents kilomètres de mer — émouvantes épousailles du cœur, de la raison et de la foi pieds-noirs ramenées intactes de « lâbas » — faut-il conclure que Camus avait tort, quand il affirmait, à propos de l'Algérie meurtrie, qu'il fallait nécessairement « choisir entre sa mère et la justice ». A Nice, les Pieds-Noirs rassemblés prouvent qu'ils aiment autant l'une que l'autre. ■

VINGT jours. Pour venir, l'autre

samedi, au Colloque sur les rapatriés d'Afrique du Nord de confession musulmane organisé à Paris par le secrétaire d'Etat André Santini, ils avaient fait vingt jours de marche depuis leur ignoble camp de Jouques (près d'Aix-en-Provence) en passant par Avignon et Lyon — la ville d'où les beurs partirent pour l'Élysée sous les applaudissements. Vingt jours de marche s'ajoutant à tant de grèves de la faim, accueillies elles aussi dans l'indifférence générale. Et maintenant, après s'être lavés et avoir mis leur chemise blanche pour faire honneur à leurs parents, ils étaient là, sur le trottoir de la Maison de la chimie, à ressasser leurs humiliations et leurs souffrances et à exhaler leur amertume et leur révolte : contre nous les Français, qu'ils appellent « Européens », leurs frères ingrats. Contre les hommes politiques, y compris leur ministre André Santini qui, à l'intérieur, parlait bourses scolaires et stages de conducteurs de poids lourds et le premier ministre Jacques Chirac qui discourait sur « une France unie offrant un avenir égal à tous ses enfants ».

« Ses enfants ! » enrageaient-ils, au bord des larmes.

« Des promesses ! Encore des promesses ! Tout le monde se moque de savoir que nous vivons à soixante-deux familles depuis vingt ans dans le même camp pourri. Et nos kilomètres à pied, nos grèves de la faim, personne n'en parle... »

Langage inarticulé. Cris de colère, et amour mêlés : je retrouvais le même poignant « Aimez-nous ! » qu'il y a quelques mois, au camp de harkis où j'avais accompagné Santini : celui de Bias (Lot-et-Garonne). Au milieu d'un terrain vague, à la lisière d'une bourgade rurale, une vingtaine de larges bâtiments en parpaing entre lesquels des espèces de cabanes figurent les « sanitaires ». A l'intérieur, des murs suintants d'humidité, quelques meubles de Formica. Pas d'isolation, pas de chauffage. C'est dans des camps comme celui-ci que vivent depuis vingt-cinq ans la majorité des familles d'anciens harkis. Des matrones en robe à fleurs et un vieux enturbanné exhibant sous le nez du ministre une pauvre branche mutilée « Regardez mon bras ! Mort. Je me suis battu en Allemagne, je me suis battu en Algérie, ils ont tué mes frères et maintenant on me laisse pourrir. La France est grande, elle est généreuse ! Vive la France ! Mais elle nous a oubliés » et des jeunes en blouson qui se plantent devant le



Un harki du camp de Bias : « La France nous oublie. »

HARKIS : LES ENFANTS DU

PAR CHRISTINE CLERC

ministre dans l'attitude de défi de ceux qui n'ont plus rien à perdre : « Dans toute la France, le chômage est de 12 %. Ici, de 93 %. Dans la rue, on nous demande notre carte de séjour comme aux immigrés. Mais nous n'avons pas droit, comme eux, à des crédits pour le logement ni à des emplois. »

Bias, Jouques. Et encore : Amiens, Narbonne, Largentière (Ardèche)... Combien de « camps de la honte » ? Et combien de harkis et de fils de harkis condamnés ainsi vingt-cinq ans après le drame algérien, à une vie de « citoyen à part » ? Des 60 000 chefs de famille harkis qui débarquèrent en 1962 sur la terre de cette France « grande et généreuse », ils sont aujourd'hui plus de 400 000 survivants, enfants et petits-enfants.

“Je suis venu vous demander pardon”

Qu'avons-nous fait pour qu'ils deviennent, comme on dit dans les discours, « des citoyens à part entière » ? Rien. Ou si peu, malgré des dizaines de colloques, de discours et de mesures gouvernementales. En août 1975, le ministre de l'Intérieur Michel Poniatowski promet la suppression des camps « d'ici à la fin de l'année 1976 ». Quatre ans plus tard, en août 1979, Jacques Dominati, secrétaire d'Etat aux Rapatriés, renouvelle la promesse de détruire d'ici à la fin de 1980 les hameaux forestiers et les cités d'urgence pour reloger les familles dans des foyers. En mai 1984 son successeur socialiste Raymond Courrière annoncera la création « pour les immigrés de l'intérieur » d'une « Délégation nationale à l'action sociale, éducative et culturelle » installée à Carcassonne et dotée de moyens budgétaires très importants, qui symboli-

SAMEDI 27 JUIN 1987



sera « l'immense effort dans le but de tirer enfin cette population de Français à part entière de son statut d'assistée... »

On sait ce qu'il advint ensuite de l'O.N.A.S.E.C., dissoute par Jacques Chirac après que ses « moyens budgétaires très importants » eurent servi à créer plus de postes bien rémunérés avec bureau, secrétaire et voiture de fonction pour des apparatchiks socialistes que d'emplois pour les fils de harkis... L'étonnant, ce n'est pas la colère des harkis : c'est que cette colère ne les ait jamais conduits à barrer les routes ou à saccager une préfecture. Leur premier grand rassemblement, à la fin du mois, à Nice, à l'occasion des journées célébrant le 25^e anniversaire de l'exode, sera pacifique. L'étonnant, c'est l'amour qu'ils ne cessent de proclamer pour cette France « généreuse » qui les a traités plus mal que ses immigrés tandis que leur pays natal, l'Algérie, continuait de leur interdire l'accès de son territoire. Car en dépit des plans gouvernementaux, en dépit, surtout, des efforts exemplaires de certains conseils généraux comme celui des Alpes-Maritimes – et les chiffres restent accablants : les harkis détiennent à la fois le record du logement insalubre, du faible niveau d'éducation, du chômage, et souvent aussi, hélas ! de la délinquance adolescente.

MALHEUR

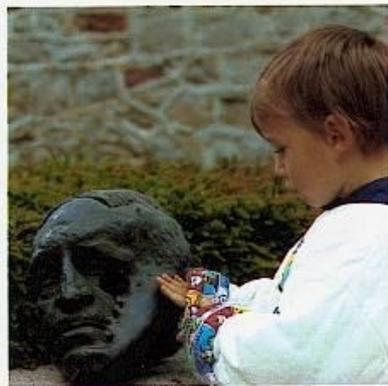
Dès le 9 avril 1986, Jacques Chirac, dans son discours de politique générale devant l'Assemblée, annonçait que « l'effort particulier à accomplir pour enrayer cette situation intolérable » serait l'une des cinq priorités de son gouvernement. Le 12 novembre, il décidait l'affectation, sur deux ans, d'une somme de 500 millions de francs destinée à aider les familles de harkis à accéder à la propriété et à financer 10 000 stages pour les jeunes. Dans quelques jours, enfin, un projet d'indemnisation de 60 000 F par chef de famille harki sera soumis à l'Assemblée nationale. « Tout cela représente, proclame Santini, un effort douze fois supérieur en un an à celui de l'ex-O.N.A.S.E.C. » Homme de terrain et de contact, ce Corse chaleureux, capable de comprendre la véhémence et la fierté de ses interlocuteurs arabes, s'est attelé à sa tâche avec passion. Partout, il dit aux pères : « Je suis venu vous demander pardon. » Et aux fils : « Nous vous aiderons à vous prendre en main vous-mêmes. » Partout aussi, il écoute. Car c'est d'être écoutés et considérés que les harkis, ces écorchés vifs, ont surtout besoin.

L'opinion publique commence à le comprendre : selon un sondage récent, plus de 50% des Français estiment que la France a une dette vis-à-vis des harkis. ■

SOUVENIRS DE PIERRE ET DE BRONZE



Deux monuments rapatriés d'Algérie. Le duc d'Orléans – profané le 1^{er} juillet 1962 – est à Neuilly-sur-Seine. Le bronze du pied noir René Viviani, décapité à l'indépendance, est dans la Creuse au musée de Bourgneuf.



PAR VÉRONIQUE GROUSSET

Leurs valises, ils n'en avaient souvent qu'une, et elle n'était généralement pas bien lourde. Leurs souvenirs, en revanche, pesaient des tonnes. Des tonnes de bronze. Monuments aux morts, poilus glorieux, cloches d'églises et d'autres stèles regagnèrent très souvent la métropole. Parce que les Français d'Algérie y tenaient, et parce que l'Algérie indépendante qui n'en voulait pas les profanait à plaisir, les mitraillait, les détruisait.

La statue du Pied-Noir René Viviani, le chantre de l'union sacrée qui, en tant que chef de gouvernement décréta en 1914 la mobilisation générale, trônait ainsi depuis 1930 devant le forum à Alger. Dès la nuit de l'indépendance, les vainqueurs firent taire le célèbre tribun socialiste en le coiffant d'une poubelle. Puis on le décapita ; la tête fut mitraillée, roulée dans le caniveau, abandonnée à l'aube dans une ruelle où un Pied-Noir en instance d'exil trouva la force de la monter jusque chez lui. C'est en lisant les journaux, sept ans plus tard, que l'homme apprit que le corps de la statue avait trouvé refuge et socle à Bourgneuf, en Touraine, dont Viviani avait été l'élu, et s'inquiéta de la restituer. On ne ressouda jamais la tête ; et c'est pourquoi aujourd'hui encore, le très laïc Viviani la porte à son côté, tel saint Jean-Baptiste...

D'autres monuments trouvèrent en définitive une place plus conforme à leur histoire ou au respect qui leur est dû. La statue équestre du duc d'Orléans avait souffert elle aussi au moment de l'indépendance, drapeau F.L.N. en main. Mais moins que Jeanne d'Arc, abandonnée sur place, déguisée en moukère, moins que les églises transformées en mosquées, moins que toutes ces pierres, ces larmes de marbre, découpées à la hache, à la scie à métaux, ou broyées à la pioche. Le duc d'Orléans fut d'abord enchaîné, désarmé, son cheval maculé, avant qu'on le mette en caisse pour lui faire traverser les mers. Une petite place de Neuilly-sur-Seine l'a recueilli, à quelques centaines de mètres du lieu où mourut son modèle – un accident de cheval, justement. Et peu de promeneurs savent sans doute qu'il trônait autrefois fièrement, en hommage et symbole de la conquête, sur la célèbre place du Gouvernement à Alger, et que cette statue est faite du bronze fondu des canons arrachés aux Turcs lors de la conquête en 1830.

Il faut ainsi beaucoup d'attention pour reconnaître et identifier ces monuments en exil. On s'interroge parfois devant certains, à la découverte de leurs blessures : la plaie des lames dans le marbre, le trou des balles dans le bronze. Replacés, recasés tant bien que mal en métropole, ces rescapés de l'Histoire sont la plupart du temps anonymes, discrets, dépourvus de toute plaque, de toute notice. Muets.

À l'exception des quatre cents cloches ramenées d'Algérie, et offertes aux églises qui en manquaient. Venues de bien plus loin que Rome, elles tintent en nos campagnes. Infatigables, indestructibles, éternelles. ■